

LA PHOTO EST MORTE, VIVE LA PHOTO!

Les images sont partout. Pour se distinguer, les artistes photographes abandonnent le réalisme, travaillent la technique et choisissent la pièce unique.

Avec la dématérialisation de l'image photographique, il suffit désormais d'un clic pour fusionner clichés et réseaux sociaux, et pour que tout un chacun, soudain transformé en photographe, puisse connaître ses quinze minutes de célébrité, comme l'avait prophétisé Andy Warhol. Dès lors, face à la quantité inouïe d'images qui nourrissent la galaxie numérique, comment s'y retrouvent les artistes et le marché de la photographie? Quelles voies explorer? À Paris Photo, vitrine des dernières tendances, de drôles d'objets visuels sont de plus en plus nombreux à revendiquer leur place parmi les œuvres classiques. Ils se retrouvent surtout dans la sélection « Curiosa », où l'un des thèmes mis en avant est « la photographie expérimentale ». Le phénomène n'est pas nouveau, juste plus fréquent.

Premier constat : ces objets sont mal à l'aise avec le figuratif. Le témoignage vole en éclats. Les thèmes sont de plus en plus atomisés. La réalité apparaît sous forme de visions si parcellaires que celles-ci flirtent avec l'abstraction.

Deuxième constat : depuis les collages et les photomontages du début du xx^e siècle, l'acte photographique n'a cessé de se complexifier, jusqu'à faire disparaître l'appareil photo lui-même,

notamment à travers la technique d'insolation du papier, en retrouvant l'usage du sténopé ou en ayant recours au scanner. Le tirage est devenu aujourd'hui le résultat d'un geste banal. Il se retrouve associé aux supports les plus divers, intégré à d'autres médiums allant bien au-delà de la photo traditionnelle encadrée.

Enfin, troisième constat : pour valoriser son image, l'artiste cultive donc la rareté et passe du multiple à l'unique.

Des photos déconstruites, sans auteur, fabriquées sans appareil, recyclées ou recopiées, trouées, grattées, brodées ou découpées ; ainsi se compose une nouvelle grammaire des arts visuels, où l'artiste cherche à tirer d'une image sa substantifique moelle : le fragment de vérité caché au regard. En prime, il invite le spectateur à jouer, à réfléchir, à aiguïser son sens de l'observation – devant une photo peinte de Victoria Pidust, un totem de Barry McGee, une photo-sphère de Bernd Halbherr, un paysage cousu de Iosif Király... Autant d'œuvres qui, aidées par la technique, perdent leur relation au réel, l'entraînant vers des scénarios imaginaires. De quoi remettre en question le fantasme d'un contrôle du monde par l'image.

Attardons-nous sur quelques-unes de ces expérimentations, sur les motivations de leurs créateurs, les questions qu'elles posent à la société, au regardeur.



PAOLO VENTURA, ITALIE, NÉ EN 1968 (GALERIE XII, PARIS)

Ce fils d'un illustrateur de livres pour enfants fait ses débuts comme photographe de mode pour des magazines tels que *Vogue* ou *Marie-Claire*, avant de se consacrer à son travail personnel. Paolo Ventura commence par construire de petits dioramas, où il évoque la Seconde Guerre mondiale en Italie et son histoire familiale, puis collabore à la réalisation de décors d'opéra. À l'occasion, il prend conscience que la feuille de papier est trop étroite pour raconter ses histoires, où il mêle photographies, peintures et collages. Il va alors travailler avec ce qu'il nomme des « tuiles », juxtaposant à l'infini des feuilles de même format pour créer des univers fantasques

et oniriques qui ne sont pas sans rappeler les tableaux métaphysiques de Giorgio De Chirico (1888-1978) ou de René Magritte (1898-1967). Pour sa dernière série, « Flowers & cigarettes », il est parti de clichés d'acrobates en noir et blanc trouvés dans une brocante, qu'il a agrandis, découpés et colorisés à l'acrylique avant de les intégrer à un fond peint. L'homme qui parfois se faufile de dos dans le cadre est l'auteur lui-même ; les maisons, des maquettes fabriquées et photographiées dans son studio. L'image-puzzle glisse du réel vers le merveilleux. Le spectateur ne sait s'il a affaire à de la peinture, à une installation ou à de la bande dessinée.

LISA SARTORIO, ITALIE, NÉE EN 1970 (GALERIE BINOME, PARIS)

Chez Lisa Sartorio, le sujet n'est jamais décoratif. Qu'elle travaille sur la mémoire du paysage ou sur des portraits de femmes défigurées au vitriol, elle expérimente chaque fois la forme la plus juste pour mettre au jour une vérité que la photographie seule est impuissante à dévoiler. Pour témoigner par exemple de la perte d'identité des femmes vitriolées, elle tresse des images de fleurs sur la partie du portrait montrant la chair abîmée. Tandis que pour sa série sur le camp d'extermination de Sobibór, en Pologne, elle a collecté sur place des morceaux de branches ou d'écorces qu'elle a ensuite recouverts d'une photographie du lieu en noir et blanc. La photo, devenue sculpture, ressuscite le drame à travers ce geste. L'artiste réincarne une réalité en la dotant d'une peau neuve et en présentant chaque pièce dans une boîte-écran, comme un reliquaire.



Paris Photo
 Du 11 au 14 novembre
 Du jeu. au sam.
 dim. 12h-19h
 Grand Palais ép.
 Champ-de-Mars,
 Joffre, 7^e | 15-32 €
 (week-end).